Septembre-Octobre 1910. N° 10.

LA GNOSE

REVUE MENSUELLE

CONSACRÉE A L'ÉTUDE DES SCIENCES ÉSOTÉRIQUES

SOMMAIRE

ADMINISTRATION

76, rue de Rennes, PARIS (VIe)

ABONNEMENTS : France (un an) 5 fr. Étranger (un an) 6 fr.

Le numéro : 0 fr. 50

LES SEPT LIVRES DE L'ARCHIDOXE MAGIQUE DE PARACELSE

Traduits pour la première fois du latin en français, avec une introduction, et une préface par le Docteur Marc Haven ; texte latin en regard de la traduction. Un volume grand in-8 raisin, tiré sur beau papier ; enrichi de 100 gravures de talismans, figures cabalistiques, tableaux astrologiques, etc., dans le texte, et huit planches hors texte, avec un portrait de Paracelse en frontispice.
Prix . . . . **10 fr.**

L'apparition d'une traduction française, attendue depuis si longtemps, de l'œuvre capitale du célèbre hermétiste **Paracelse**, est un événement important pour le monde occultiste et médical.

En effet, **l'Archidoxe magique**, consacré tout spécialement à *l'exposé pratique des secrets de l'Hermétisme*, était resté jusqu'à ce jour enfermé dans sa forme latine moyenageuse et presque intraduisible à cause de sa terminologie rébarbative.

Il a fallu l'érudition profonde et toute la patience d'un adepte, encouragé par la perspective souriante du succès futur de son œuvre, pour mener à bien une semblable entreprise.

Combien de médecins, rebutés d'avoir demandé en vain à la méthode exotérique le moyen de guérir les maladies dites incurables, auraient pu, en ayant entre les mains les merveilleux secrets de **Paracelse**, obtenir des résultats aussi extraordinaires qu'imprévus.

Ces secrets sont désormais à la portée de tous ceux à qui ils pourraient être utiles — le voile est déchiré !

Mais **l'Archidoxe magique** ne traite pas seulement de la cure des maladies, il traite aussi, avec toute la clarté désirable, de la grande science des *Talismans*, restée si obscure encore à l'heure actuelle malgré tous les travaux qui ont été faits sur la question et qui sont à peu près nuls pour la pratique. **Paracelse**, envisageant chacun des cas pour lesquels on peut désirer faire un talisman, donne d'une manière claire et précise la façon de procéder point par point, indiquant le métal à employer selon les circonstances, les caractères à dessiner ou à graver pour chaque cas (*avec figures à l'appui*), et les consécrations magiques qu'il est nécessaire de faire pour l'efficacité complète de ces talismans.

Malheureusement, il est encore d'autres secrets non moins efficaces que contient **l'Archidoxe magique** et sur lesquels **Paracelse** aurait dû laisser le voile — telle la pratique de l'envoûtement qui peut être mise en œuvre dans un but quelquefois pervers.

Quant à ce qui est de l'*Astrologie*, de l'*Alchimie* et de la *Kabbale*, **l'Archidoxe magique** contient encore sur ces matières abstruses de nombreuses données indispensables pour la réalisation, de sorte que cette œuvre constitue un traité pratique d'*Hermétisme* et de *Haute Magie* supérieur en tous points aux meilleurs travaux parus jusqu'à ce jour.

On conçoit fort bien qu'avec la science et les pouvoirs qu'il possédait, **Paracelse** ait pu accomplir une quantité prodigieuse de faits paraissant miraculeux. Il eut à son époque une foule de défenseurs frénétiques et d'ennemis acharnés et son nom seul soulevait de violentes querelles.

Ajoutons que l'ouvrage de **LENAIN**, « **La Science Cabalistique** », que vient de rééditer la **Librairie du Merveilleux**, complète admirablement l'œuvre de **Paracelse** pour la théorie, de sorte que ceux qui possèdent déjà le premier pourront en y joignant le second, former un tout complet qui peut mener à l'*Adeptat*.

LE VÉRITABLE ALMANACH ASTROLOGIQUE

D'après les fidèles traditions et les données exactes de la science (avec éphémérides)

PREMIÈRE ANNÉE 1910

Par F. Ch. BARLET

Comprenant : — Des prévisions sur les événements généraux de tout genre (Santé, Affaires, mouvements politiques et sociaux, Accidents, etc.).

— Horoscopes des Souverains de l'Europe et du MINISTÈRE.

En outre : — Exposé complet d'un procédé pratique et simple permettant à tout le monde de dresser un horoscope, *selon la méthode classique*. — Tables et documents astronomiques nécessaires à cet effet, pour l'année 1910.

— Et divers articles sur des sujets analogues.

Un volume in-16, format de poche, de 100 pages de petit texte ; couverture illustrée représentant la Rose ✝ Croix dans ses rapports avec les éléments, les planètes et le zodiaque. Prix, franco. **2 fr 30**

L'utilité d'un almanach de ce genre se faisait vivement sentir depuis longtemps. Déjà l'Angleterre possède deux publications analogues : les Ephémérides de Raphaël et de Zadkiel, rédigées naturellement en anglais, et jouissant malgré cela d'une certaine vogue en Europe.

L'éminent astrologue et occultiste, bien connu et hautement apprécié pour ses travaux de tout premier ordre, F. CH. BARLET, a voulu que la France possédât aussi un almanach à la fois sérieux et pratique, pouvant remplacer avantageusement la « *Connaissance des Temps* », ouvrage très volumineux et d'accès difficile pour ceux qui n'ont pas des notions d'astronomie suffisantes.

Mais cette innovation n'est pas la seule réalisée par notre almanach.

Quantité de travaux ont été publiés sur l'Astrologie ; malheureusement, aucun d'eux n'a donné les moyens clairs et pratiques de dresser un horoscope ; toujours l'étudiant s'y est heurté à des difficultés matérielles impossibles à vaincre, et provenant la plupart des obscurités des systèmes et des méthodes. C'est à quoi le maître Barlet a voulu remédier, et, avec la compétence qu'on lui connaît, il a donné toutes les règles nécessaires et la manière précise et simple de dresser un horoscope d'après la vraie méthode généthliaque, ce qui n'avait pas été réalisé jusqu'ici.

Mais bien d'autres surprises sont encore réservées au lecteur. L'Horoscope du Ministère français, nouvellement constitué, avec toutes les phases politiques qu'il doit traverser, ses fluctuations, sa bonne et mauvaise fortune, les événements heureux ou malheureux consécutifs à l'exercice du pouvoir, constituent une tentative qui pourra sembler hardie, mais qui n'est qu'une nouvelle démonstration du grand savoir ès-sciences divines de Ch. Barlet. Aucune ambiguïté du reste dans ses pronostics. L'éminent astrologue a une foi absolue dans son art et ne craint pas le démenti des faits. Suivant ses prévisions, l'année 1910 verra une forte poussée de la démocratie, une sorte de triomphe du quatrième Etat. A ce point de vue, l'horoscope des divers Souverains de l'Europe, qu'on trouvera aussi dans notre almanach, ne sera pas l'innovation la moins sensationnelle.

D'autres articles, non moins intéressants, compléteront parfaitement cette publication sérieuse, qui paraitra désormais chaque année, et à laquelle est certainement destiné un avenir souriant.

Ajoutons que notre almanach remplace en français les Ephémérides de Raphael et de Zadkiel et vient répondre ainsi à un grand nombre de desiderata.

[illegible] N° [illegible]

LA GNOSE

REVUE MENSUELLE
CONSACRÉE A L'ÉTUDE DES SCIENCES ÉSOTÉRIQUES

[illegible]
[illegible]

[illegible] MARNES — [illegible] MERCURANUS

ADMINISTRATION : [illegible], Rue de Rennes, PARIS [illegible]
[illegible]

[illegible]

AVIS TRÈS IMPORTANT

[illegible]

LA GNOSE

CONSEILS A UN NÉOPHYTE

[illegible]

[illegible]

participation toujours plus active à la vie divine, et le sacrifice au bonheur de toutes les créatures. L'initiation véritable à laquelle tu aspires n'est elle-même qu'une préparation à cette sainte et difficile mission.

Si tu l'abordes dans d'autres sentiments, le meilleur avis que je puisse te donner est d'y renoncer. Mais n'attends pas de moi non plus que je puisse faire plus que de t'indiquer la direction vers le seuil d'un sanctuaire où je ne puis me flatter d'avoir pénétré encore ; on n'y parvient, du reste, que par ses propres efforts. Tout ce que je puis faire est de te signaler les obstacles ou les écueils que j'ai rencontrés déjà sur la route.

Tu sais de quels phénomènes on y est tantôt le témoin, tantôt même l'agent : prends garde à leur attrait. Echos lointains de la lutte redoutable qui nous attend, nous les prenons tout de suite pour des chants de triomphe. Quand le jeune homme, à son entrée dans le monde, voit s'avancer, à la tête d'une troupe ornée pour la parade, le général et son état-major tout chamarrés d'or et de décorations, son cœur s'enflamme d'enthousiasme pour l'état militaire ; il ne soupçonne ni les rigueurs et les dégoûts de la discipline quotidienne, ni les ignobles charniers du champ de bataille, ni la mort obscure qui l'y guette à chaque pas, honteuse ou répugnante. Il n'aperçoit que l'illusion fascinante de la puissance et les acclamations des foules. Ne te laisse pas séduire par des illusions pareilles.

Redoute plus encore l'étonnement des phénomènes prodigieux ; c'est ton âme elle-même qu'ils mettent en danger.

Il faut connaître le phénomène, l'observer en détail, n'en négliger aucune forme, et la variété n'y manque pas, mais l'aborder toujours avec sang-froid, le recevoir sans émotion, le traiter même avec la plus grande réserve, presque toujours avec méfiance, si séduisant qu'il puisse être. S'il est l'esclave du Maître véritable, il est l'ennemi le plus dangereux du Néophyte et le tyran de l'orgueilleux qu'il flatte, qu'il enivre le plus qu'il peut ; les anciens, tu le sais, le dépeignaient sous la figure de la Sirène au chant séduisant, guettant sa jeune victime sur les rivages les plus charmants pour la dévorer au fond des eaux, fidèle image du redoutable *Astral*.

Je vais essayer de t'en indiquer la raison, mais tu ne pourras la connaître entièrement que par la suite de tes études.

Le prodige ne t'étonnera que si tu le mesures à l'étalon des forces de cette Terre ; mais ce n'est pas sans raison que nous y sommes enfermés ; sans notre cuirasse de chair, sans les limites infranchissables de notre atmosphère, nous serions constamment exposés au tourbillon des forces cosmiques, et, si tu veux t'en faire une idée, quoique imparfaite encore, consulte seulement notre science astronomique ; tout débutant en ésotérisme devrait commencer par elle, car il entre en un vestibule où les portes de l'Univers seront entr'ouvertes pour lui.

La force, toujours inséparable de la matière, comme l'affirment avec raison les positivistes, n'est cependant que l'instrument de la pensée ; or, si nos forces terrestres peuvent déjà te paraître formidables quand elles soulèvent nos mers ou même ébranlent les profondeurs de notre sol, quelle puissance ne pourras-tu leur imaginer quand ce sera la Pensée Universelle elle-

même qui va les mettre en jeu, ne fût-ce que pour le gouvernement d'un monde aussi microscopique que notre Terre ?

En outre, plus un monde est près de ses origines, de ce temps où l'Amour divin l'arrachait, pour les joies de la vie lumineuse, aux ténébreux abîmes du chaos matériel, plus les forces que son enfance exige sont redoutables. Tout engourdi encore dans l'inertie d'un sommeil jusqu'alors éternel, il se refuse à tout mouvement nouveau ; il s'égare en tous ceux qu'il essaye, comme l'enfant dans ses premiers pas ; il n'est presque aucune de ses productions qui n'aient besoin de transformations radicales ; la mort à laquelle son Créateur l'aide à s'arracher, l'enveloppe encore de toutes parts. Si tu veux t'en faire quelque idée, tente seulement de te représenter les cataclysmes de notre globe, même aux plus avancées des époques géologiques qui nous ont précédés ; c'est une histoire écrite sous tes pas, fort bien déchiffrée par nos savants, et que tu devras lire chez eux, si, par hasard, tu ne la connais point. Il y a donc des forces destructrices nécessaires à côté des forces harmonieuses de création, et ces forces terribles dominent sur notre Terre qui ne compte encore que quelques millions d'années.

Cependant, l'Homme avait été formé pour les diriger, ces forces redoutables ; tuteur universel des créatures terrestres, il devait présider à leur éducation ; ministre d'une Providence tutélaire, il était chargé de les défendre avec amour de tous les dangers, de toutes les erreurs que la mort seule rectifie ; c'était par lui, immortel alors lui-même, que tous les êtres devaient être ou devenir rapidement heureux. Et, pour cette belle mission, il était armé des pouvoirs divins, il avait le maniement de ces forces cosmiques dont les moindres manifestations nous semblent aujourd'hui si merveilleuses.

Mais l'Homme a failli : tes études t'en fourniront la preuve par la suite en t'expliquant le mystère de ce drame terrible. Et du jour de sa chute, peut-être heureuse, du reste, comme tu le verras, il a fallu que l'épée flamboyante lui fût retirée dans son intérêt même, pour être remise aux Chérubins, gardiens maintenant des sources de la vie qui lui avaient été confiées. Sinon, il les eût empoisonnées, ces sources, du venin qui l'avait abattu, et lui-même aurait succombé avec tous les êtres confiés à ses soins. Dès ce jour aussi, il se trouve, avec eux et comme eux, enfermé pour sa sécurité même sur cette Terre plus grossière qu'entoure le cercle infranchissable des puissances de mort.

Mais, si l'Homme a failli, il lui est aussi donné de se régénérer avec le secours des êtres divins, ministres de la Providence créatrice ; à mesure qu'il se régénère, sa haute mission lui est rendue petit à petit, et avec elle les forces qu'elles nécessite ; mais à mesure seulement qu'il se régénère et dans la proportion où il y réussit : or persuade-toi bien que cette régénération, qui est l'état de sainteté, est chose des plus difficiles.

Représente-toi, au contraire, combien est à plaindre celui qui, ayant mérité déjà de reprendre quelque peu les travaux de sa mission cosmique, se laisse égarer à nouveau, comme son grand ancêtre, par l'orgueil, et veut faire étalage de pouvoirs à peine renaissants. Pauvre convalescent, péniblement arraché au danger suprême, que l'imprudence ou la volupté vont replonger plus que jamais dans les affres de la mort !

Or l'initiation véritable est le commencement de cette régénération qui nous rend le maniement des forces cosmiques avec les responsabilités véritables.

Mais ce n'est pas tout encore ; ce n'est pas seulement contre sa propre faiblesse que l'initié doit se défendre par la prudence et l'humilité. Des êtres plus puissants que l'Homme ont failli aussi dans leur mission divine, et sont encore en possession des forces les plus terribles de l'Univers, celles de la destruction. Tu devras les connaître tout particulièrement dans tes études. Ils succomberont peut-être avec le temps, mais ils sont actuellement pour nous les agents indispensables du destin où notre imperfection nous condamne, et, comme ils peuvent soutenir leur existence condamnée aux dépens de la nôtre, en nous arrachant cette partie de notre être que tu appelles notre corps astral, il n'est pas de séductions, de ruses, de mensonges que leur haute intelligence et leur perversité n'inventent pour nous faire tomber entre leurs griffes. Nulle part la terrible *lutte pour la vie* n'est plus implacable que dans cette région de l'Astral qui nous environne immédiatement, et c'est d'elle que nous viennent presque tous les phénomènes du prétendu *occultisme*.

Apollonius de Tyane nous la définit clairement en quelques mots : « Ici, « disciple, passent les démons au milieu des tombeaux, et celui qui arrive là « est arrêté, et l'apparition des démons le saisit de crainte et de frisson ; il « s'agit ici de la magie et de toutes les pratiques de la goétie ». — Et plus loin : « Ici, ce qu'il faut, c'est se taire, se tenir coi, parce qu'ici est la ter- « reur » (1).

Voilà le gouffre que tu dois franchir avant d'arriver à l'initiation. Ne t'en effraie pas outre mesure, car la vertu suffit à t'en préserver ; mais rappelle-toi aussi que l'orgueil est la faute qui t'y fera tomber le plus aisément.

Rappelle-toi constamment que les pratiques que le soi-disant occultisme pourra te dévoiler sont des arts fort difficiles, et qui nécessitent autant de pureté, d'humilité et de vertu que de science ardue et longue. La plus dangereuse, la plus pénible de toutes est la défense contre les séductions du phénomène. C'est le danger que la Tradition représente sous l'image du *Dragon du Seuil* : son œil qui poursuit le Néophyte le fascine comme celui du serpent et le fait aisément tomber dans la gueule du monstre. Si j'ai l'occasion de t'entretenir encore dans le cours de tes études, il ne me sera que trop facile de t'en raconter des exemples dont il m'a été donné d'être le témoin impuissant.

Tu te garderas donc d'imiter les trop nombreux occultistes que tu verras autour de toi se livrer avec toute l'imprudence de la naïveté ou de l'orgueil à ces forces qu'ils se plaisent à solliciter au lieu de les craindre et sans rien connaître de leur nature. Représente-les toujours à ta pensée comme les disciples imprudents ou présomptueux de quelque maître dans l'art chimi-

(1) Ἐν ᾗ διέρχονται δαίμονες ἐν τοῖς μνήμασιν, καὶ ὁ ἐρχόμενος ὁ ἐκεῖσε βλαβήσεται, καὶ φόβον καὶ φρίκην ἐκ τῆς δαιμονων λήψεται φαντασιας ἐν ᾗ ὀφείλει ἐνεργεῖν ἐπὶ μαγικοῦ καὶ παντὸς γοητικοῦ πράγματος (Nuctéméron, 4e heure).

Ὅτε δέον ἡσυχάζειν καὶ ἀναπαύεσθαι, διότι ἐκεῖ φόβος (id., 6e heure).

que : une fois ou deux, il leur a été donné d'entrevoir ses démonstrations ; frappés de la singularité de ses produits, des couleurs variées de ses précipités, des transformations subites de ses composés, des inflammations, des explosions qui les accompagnaient, ils en ont reproduit quelques-unes, et cela leur suffit pour se croire savants comme le maître, pour se déclarer, à leur tour, chimistes émérites et se faire chefs d'école. Je serais même, hélas ! autorisé à te dire que plus d'un n'ont cherché cette demi-science que pour en tirer des poisons qui les rendent maîtres, à ce qu'ils croient, de l'humanité.

Persuade-toi donc, cher ami, que toutes les pratiques dites occultes, quand elles ne sont pas des crimes trop véritables et d'une lâcheté honteuse, représentent des arts qui ne sont possibles qu'au prix d'une science transcendante et d'une sainteté véritable. Si tu veux t'en rendre digne, ton premier effort, et pour très longtemps, est de travailler toi-même pour te rendre maître des défauts qui nous affligent tous, de t'armer ensuite le plus que tu pourras, de toutes les connaissances de nos sciences positives, trop souvent négligées ou dédaignées même des étudiants de l'ésotérisme, bien qu'indispensables, et de t'attacher surtout à l'étude de la Religion au sens véritable et le plus élevé de ce mot, à l'intelligence de ses préceptes et de ses pratiques, à la signification profonde de ses symboles et de ses mystères. Que la tradition à laquelle tu te rattaches, quelle qu'elle soit, soit le premier sujet de tes études ; tu ne tarderas pas à te persuader par la suite que les différentes traditions recouvrent toutes une seule Vérité pieusement conservée, et, dès que tu pourras l'apercevoir seulement, son étonnante majesté te récompensera déjà des lenteurs inévitables du labeur que je t'indique. Voilà ce que nous appelons la Gnose !

En la cherchant, tu trouveras bientôt quelle doctrine peut t'en approcher le plus rapidement ou le plus sûrement ; ne manque pas de la mettre en pratique ; crains seulement de te laisser égarer par la superstition ; c'est dans la Religion qu'est tout entier l'Esotérisme véritable ; depuis les temps les plus reculés, c'est dans les Temples que l'Initiation est conquise, parce qu'elle a pour but et pour effet d'en ouvrir les Sanctuaires les plus sacrés à ceux-là seuls qui sont décidés à se consacrer au salut de l'Humanité comme les humbles serviteurs de la Divinité.

En dehors de cette voie difficile et longue, tu pourras trouver bien des chefs qui s'offriront à t'initier, tu pourras te décorer à ton aise de titres pompeux et solennels autant que vains, tu pourras te croire appelé aux plus grandes destinées, à la gloire de puissances mystérieuses et redoutables, tu pourras te dire un Occultiste, tu ne seras jamais un Initié.

Mais si, comme je le souhaite, tu persévères avec prudence dans la voie longue et difficile de l'étude et de la charité, j'espère que tu me béniras quelque jour pour t'avoir affirmé les dangers de la pratique, ou la nécessité du labeur intellectuel humble et recueilli. Ta jeunesse et ton zèle me disent que tu pourras arriver à cette Terre Promise qu'il m'est à peine permis d'entrevoir pour avoir erré trop longtemps à sa recherche.

F.-Ch. Barlet.

L'ARCHÉOMÈTRE

(Suite)

Nous avons vu précédemment que l'alphabet watan, comme tout alphabet solaire et par conséquent régulier, comprend vingt-deux lettres se divisant en trois constitutives correspondant aux trois Principes divins, sept doubles correspondant aux sept planètes, et enfin douze simples correspondant aux douze signes zodiacaux ; nous étudierons par la suite les raisons de ces divisions.

On trouvera dans le tableau que nous avons donné plus haut (p. 186) les correspondances des différentes sortes de lettres telles qu'elles sont données par l'Archéomètre, mais il importe de remarquer que ce ne sont pas celles qu'indique le *Sépher Ietzirah* pour l'alphabet hébraïque. En effet, l'ancien alphabet s'étant perdu à l'époque de la captivité de Babylone, lorsque Esdras voulut reconstituer le texte de la *Thorah*, il se servit d'une écriture kaldéenne, ou plus exactement assyrienne, qui est l'écriture hébraïque dite carrée, encore employée aujourd'hui (1). Le nouvel alphabet eut vingt-deux lettres comme l'ancien, mais les correspondances furent modifiées et devinrent celles que l'on retrouve dans le *Sépher Ietzirah*.

D'après l'Archéomètre, les correspondances sont les suivantes (2) :

LETTRES CONSTITUTIVES

III	II	I
ת	ס	א

LETTRES PLANÉTAIRES

ש	צ	נ	כ	ר	ג	ב
♄	☿	☉	♂	♃	♀	☽

LETTRES ZODIACALES

ר	ק	פ	ע	מ	ל	י	ט	ח	ז	ו	ה
♓	♒	♑	♐	♏	♎	♍	♌	♋	♊	♉	♈

(1) Cet alphabet est d'ailleurs désigné comme assyrien dans la figure principale de l'Archéomètre (voir la planche hors texte).

(2) Ce tableau et le suivant doivent être lus de droite à gauche ; nous avons adopté cette disposition à cause des correspondances hébraïques qui y sont indiquées (on sait que l'hébreu se lit de droite à gauche).

Voici maintenant quelles sont les modifications dont nous venons de parler. On a permuté מ et ס, ש et ת, de façon à remplacer le mot אסת (*Asoth*), formé par l'ensemble des trois lettres constitutives, par אמש (*Emesh*) (1) ; on a permuté également נ et ר, פ et צ. Aux planétaires placées dans l'ordre alphabétique, on a fait correspondre les planètes dans l'ordre astrologique (en commençant par Saturne), ce qui change totalement les correspondances, bien que, parmi les sept nouvelles planétaires, on retrouve quatre des anciennes (2). Les sept premières zodiacales restent les mêmes ; mais ensuite on replace נ à son rang alphabétique, ce qui le fait correspondre au Scorpion (auquel correspondait primitivement מ), et fait en même temps reculer d'un rang toutes les zodiacales suivantes. Finalement, les nouvelles correspondances sont donc celles-ci :

LETTRES CONSTITUTIVES

III	II	I
ש	מ	א

LETTRES PLANÉTAIRES

ת	ר	פ	כ	ד	ג	ב
☽	☿	♀	☉	♂	♃	♄

LETTRES ZODIACALES

ק	צ	ע	ס	נ	ל	י	ט	ח	ז	ו	ה
♓	♒	♑	♐	♏	♎	♍	♌	♋	♊	♉	♈

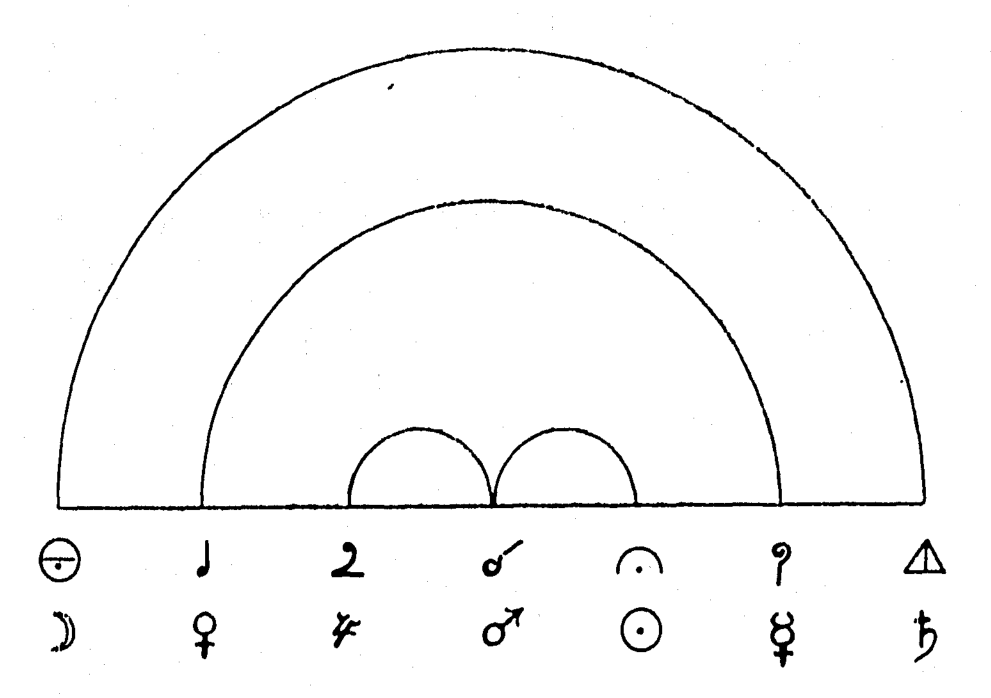
Ces correspondances sont celles que l'on trouve dans le *Sépher Ietzirah.*

---

(1) En permutant seulement מ et ס, on a le mot אמת (*Emeth*), qui, en hébreu, signifie Vérité. — En lisant de gauche à droite le mot אמש (*Emesh*), ce mot devient *Shéma*, autre forme du mot *Shem* (שם), le Nom, désignation du Nom par excellence, du Nom qui contient tous les noms, c'est-à-dire du Tétragramme Divin.

(2) Ce sont les quatre premières dans l'ordre alphabétique : ב, qui correspond à Saturne au lieu de correspondre à la Lune ; ג, qui correspond à Jupiter au lieu de correspondre à Vénus ; ד, qui correspond à Mars au lieu de correspondre à Jupiter ; כ, qui correspond au Soleil au lieu de correspondre à Mars. — Parmi les planètes, il n'y a que Mercure qui occupe le même rang (l'avant-dernier) dans les deux correspondances.

Nous devons encore ajouter à ce qui précède une remarque sur l'ordre des lettres planétaires dans l'alphabet watan.



Comme il est facile de le voir, Saturne occupe ici le dernier rang ; les trois planètes suivantes, Jupiter, Mars et le Soleil, correspondent, dans leur ordre astrologique, aux trois lettres centrales prises dans l'ordre alphabétique ; Vénus et Mercure correspondent respectivement à la seconde lettre et à l'avant-dernière ; enfin, la Lune occupe le premier rang, de sorte que les deux planètes extrêmes, Saturne et la Lune, sont placées aux deux extrémités de la série des lettres planétaires.

Quant aux lettres zodiacales, leur ordre alphabétique correspond à l'ordre naturel des signes auxquels elles se rapportent.

En additionnant les valeurs numériques des lettres constitutives, d'après l'Archéomètre (A = 1, S = 60, Th = 400), on trouve 461, ou DVA (en remplaçant les chiffres par les lettres correspondantes), en sanscrit *Dêva*, divinité ; 4+6+1 = 11, qui est le nombre de la Force (1). Les valeurs numériques des lettres planétaires additionnées (B = 2, G = 3, D = 4, C = 20, N = 50, Ts = 90, Sh = 300) donnent 469, ou DVT, en sanscrit *Dêvata*, déité ; 4+6+9 = 19, 1+9 = 10 = י, le principe. De même, les valeurs numériques des lettres zodiacales (H = 5, V = 6, Z = 7, H' = 8 (2), T = 9, I = 10, L = 30, M = 40, Ô = 70, Ph = 80, K = 100, R = 200) donnent 565, ou הוה, Vie absolue, équivalant au sanscrit *Jîva*, la Vie universelle ; l'ensemble des lettres planétaires et des lettres zodiacales, considérées de cette façon, donne donc יהוה, et ainsi elles sont toutes contenues en principe dans le Tétragramme (3). En additionnant les

(1) Voir la lame correspondante du Tarot ; on trouvera d'ailleurs dans la suite quelques explications sur ce point.

(2) Nous transcrivons le ח hébraïque par H', et le ע par Ô.

(3) Il importe de remarquer que l'ensemble des lettres planétaires, synthétisé par י, représente la partie mobile de la figure, circulant devant la

valeurs des 22 lettres, on a : 461 + 469 + 565 = 1495, ou ADTE, en sanscrit *Aditi* (1), indivisible vie ; d'ailleurs, 1 + 4 + 9 + 5 = 19, 1 + 9 = 10, car l'alphabet tout entier est contenu en potentialité dans י, le principe (2).

De ce qui précède, il ressort donc que les lettres mères ou constitutives correspondent à l'idée de Divinité, les lettres planétaires à l'idée de Principe, et en particulier de Principe actif, et enfin les lettres zodiacales à celle de milieu vital dans lequel s'exerce l'action du Principe.

On remarquera que, sur les 22 lettres constituant l'alphabet watan, il n'y en a que 19 qui figurent dans l'Archéomètre (3), 12 zodiacales, ou simples, et 7 planétaires, ou doubles (4); il en manque donc 3, qui sont justement les trois lettres mères ou constitutives : — (A), .. (S), et ∽ (Th), dont nous avons maintenant à étudier la formation.

Si l'on sectionne, suivant le diamètre horizontal, la figure circulaire constituant l'ensemble de l'Archéomètre, de façon à la partager en deux demi-cercles, et si l'on fait ensuite accomplir au demi-cercle inférieur une rotation autour de la tangente à l'extrémité droite du diamètre horizontal (parallèle

---

partie fixe, qui est le Zodiaque, et qui, dans le Tétragramme, correspond à l'ensemble des lettres הוה. — Le Zodiaque est fixe *en lui-même* ; mais il est mobile *par rapport à nous* dans le parcours d'une année ou d'un cycle quelconque (tel que celui de la précession des équinoxes), et, pour cette raison, on doit alors regarder la figure tout entière comme tournant autour de son centre.

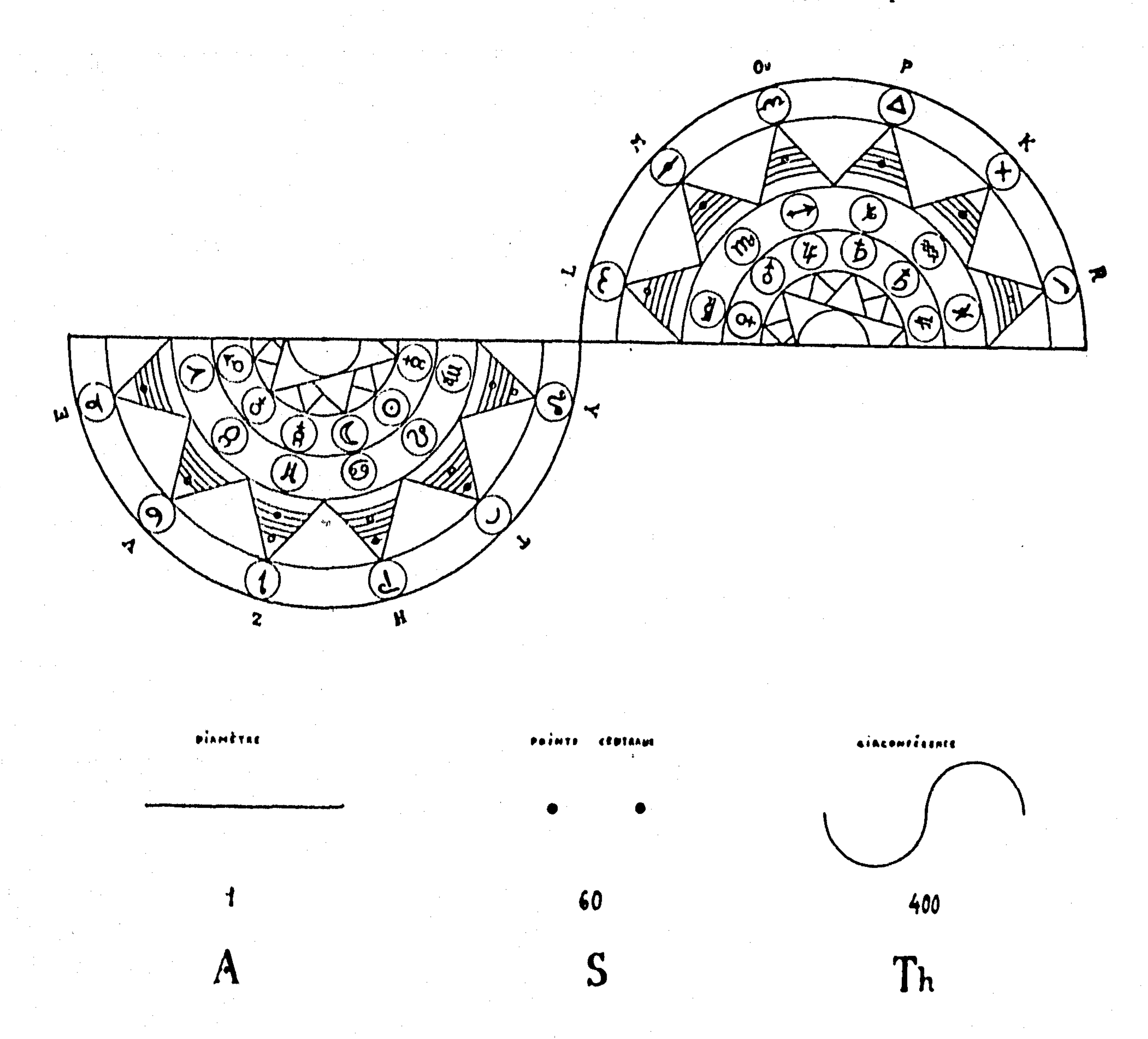
(1) En sanscrit, la lettre *i*, comme terminaison féminine, équivaut au ה hébraïque. — D'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, dans l'alphabet sanscrit, la lettre I consonne (Ya) est aussi un signe féminin, comme dans l'alphabet watan ; il en est encore de même de l'Υ grec.

(2) Le י hébraïque représente le principe masculin ou actif (le Verbe) ; la lettre correspondante de l'alphabet watan désigne aussi le principe, mais sous son aspect féminin (la Vierge Céleste), et c'est à ce principe féminin que fait allusion le mot בראשית, par lequel commence la Genèse.

(3) Ce nombre correspond à un cycle de 19 ans, employé dès la plus haute antiquité, et auquel les Kaldéens donnèrent le nom de *Saros* ; nous aurons à en parler dans la suite.

(4) Sur la figure principale (voir la planche hors texte), les lettres simples ou zodiacales, ainsi que leurs correspondances avec celles des autres alphabets, occupent la troisième zone à partir du cercle extérieur ; les lettres doubles ou planétaires occupent la quatrième zone ; comme ces dernières sont naturellement en nombre égal aux planètes, c'est-à-dire sept, elles sont placées dans les douze divisions du cercle de la même façon que les planètes, suivant les domiciles diurnes et nocturnes ; cinq d'entre elles sont donc répétées deux fois.

à l'axe vertical de la figure), de façon à lui faire occuper par rapport à celle-ci une position symétrique de sa position primitive (1), on obtient une figure synthétique représentant l'ensemble des lettres — (A),.. (S), et ∽ (Th) ; (A) est formé par le diamètre horizontal, (S) par les points centraux, et (Th) par le développement de la circonférence. La réunion des ces trois lettres forme le mot ASoTh, ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment.



La lettre (A) représente l'unité, (S) le binaire, et (Th) la multiplicité. Dans le monde envisagé par rapport à nous, l'unité correspond à l'esprit, la multiplicité à la matière, et le terme intermédiaire ou équilibrant est la vie ; par suite, l'ensemble de ces trois lettres peut être regardé comme représen-

---

(1) En réalité, dans la figure suivante, le diamètre horizontal n'est pas le même que celui de la figure principale, mais fait avec ce dernier un angle de 15 degrés, de sorte que l'extrémité gauche du nouveau diamètre horizontal coïncide avec le commencement du signe du Bélier (l'extrémité correspondante de l'ancien coïncidant avec le milieu du même signe).

tant l'Univers divisé en trois plans : spirituel (1), astral (2), et matériel (3).

A un point de vue plus universel, et en même temps plus métaphysique, on peut dire que le premier terme correspond au Principe divin, subsistant en soi et par soi, indépendamment de toute action et de toute manifestation ; le second terme représente l'action du Principe, qui produira toutes les manifestations en s'exerçant sur la Passivité universelle (principe féminin), qui contient toutes les possibilités (4), et qui est figurée par le troisième terme.

---

(1) Le plan spirituel ou divin est le monde principiel, qui correspond au centre dans la figure de l'Archéomètre ; c'est le plan de l'Etre pur ou de l'Unité.

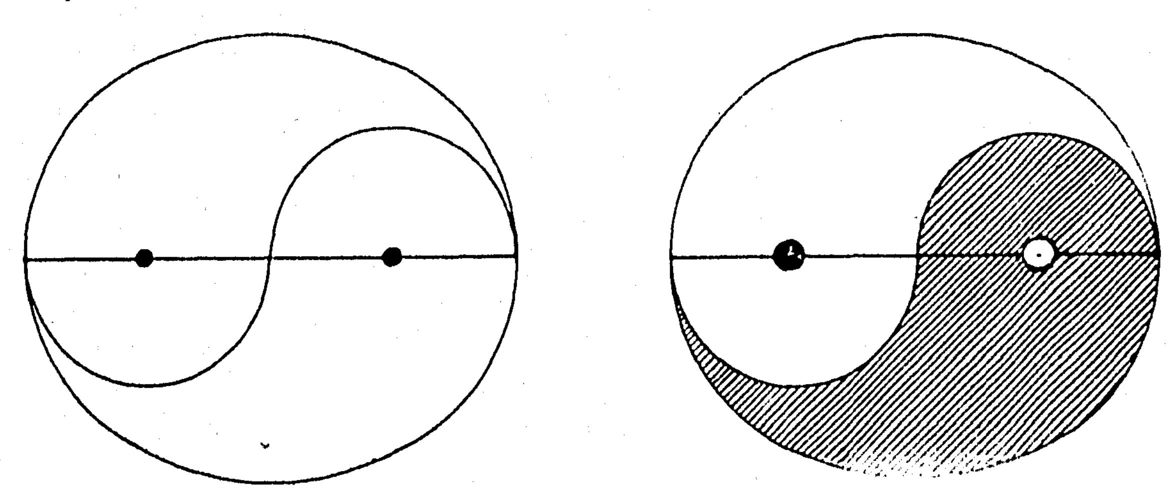
(2) C'est le domaine des Forces cosmiques, que l'on devrait plutôt, à ce point de vue, appeler plan vital ou énergétique ; mais la dénomination de plan astral, due à Paracelse, est plus habituellement employée, parce que ces Forces cosmiques, lorsqu'on les considère dans le monde physique, et en particulier dans le système solaire, sont les Forces astrales. Le symbole.. représente la polarisation de la Force universelle, de même que le nombre 11, qui exprime également le Binaire équilibré, et qui correspond à la lettre כ, planétaire de Mars dans l'alphabet watan. Cette lettre occupe le milieu dans le septénaire des planétaires ; en sanscrit, elle est l'initiale du nom de *Karttikeya* (appelé aussi *Skanda*), le chef de la Milice Céleste, et de celui de *Kâma*, le Désir, aspect principiel de la Force universelle. — Le plan astral comprend les sept sphères planétaires, suivant lesquelles sont réparties analogiquement les Forces cosmiques ; par suite, dans la figure de l'Archéomètre, il correspond à la zone planétaire. Enfin, c'est le plan du Verbe ou du Principe actif, contenant en puissance toutes les manifestations de l'Etre, et dont la polarisation (par réflexion à la surface des Grandes Eaux) est figurée dans le *Zohar* par le *Macroprosope* et le *Microprosope*.

(3) Ce mot désigne tout ce qui est contenu en puissance dans l'Ether primordial, c'est-à-dire l'ensemble de toutes les possibilités matérielles, et non pas seulement le monde physique (au sens le plus habituel de ce mot), qui n'est que la manifestation d'une possibilité matérielle particulière. L'Ether est le milieu cosmique (*Âkâça*) sur lequel s'exerce l'action du Verbe Créateur ; ce milieu correspond, dans la figure de l'Archéomètre, à la zone extérieure, c'est-à-dire à l'enveloppe zodiacale. — Dans le système solaire rapporté à la Terre, il faut renverser l'analogie : le monde principiel est représenté par les cieux supérieurs aux sphères planétaires (ciel des étoiles fixes, premier mobile et ciel empyrée), et le domaine de la réalisation matérielle est représenté par le monde sublunaire, c'est-à-dire par la Terre elle-même enveloppée de son atmosphère ; l'ensemble des sept sphères planétaires continue à correspondre au plan astral ou monde intermédiaire. Ceci indique les correspondances des trois lettres (A), (S) et (Th), si on les rapporte spécialement au système solaire.

(4) L'ensemble des possibilités formelles et informelles, et non plus seulement les possibilités matérielles, qui ne constituent qu'une possibilité particulière parmi les possibilités formelles.

Si l'on applique ceci à un être, le premier terme est le principe spirituel, le Soi (*Âtmâ*) ; le second est l'être en tant qu'il se manifeste (*Jîvâtmâ*) ; enfin, le troisième est le milieu dans lequel se produisent les manifestations de l'être, ou l'ensemble des cycles ou stades à travers lesquels évoluent ces manifestations. On peut regarder par conséquent l'ensemble des deux premières lettres, *As*, comme désignant l'être indépendamment de son milieu, tandis que *Asoth*, à ce point de vue, désignera l'être situé dans le milieu où s'accomplit son évolution.

Le symbole hiéroglyphique exprimé par le mot *Asoth* peut être figuré de la façon suivante :



et l'on a ainsi un symbole qui se retrouve jusqu'en Chine (1), ce qui montre

(1) Le symbole de l'*Yn-yang* ; pour son explication métaphysique, voir Matgioi, *La Voie Métaphysique*, pp. 129 et suivantes. — Cependant, il faut remarquer que, dans la figure habituelle de l'*Yn-yang*, l'ellipse est remplacée par son cercle principal (cercle qui a le grand axe pour diamètre) ; l'ellipse elle-même peut être regardée comme la projection orthogonale, sur son plan primitif, de ce cercle ayant tourné d'un certain angle autour de son diamètre horizontal, qui devient le grand axe, tandis que le petit axe est la projection du diamètre vertical ; l'angle du plan du cercle, dans la position considérée, avec le plan de la figure (un demi-cercle se trouvant ainsi au-dessus de ce plan et l'autre au-dessous), est déterminé par le rapport du petit axe au grand axe, rapport qui est égal au cosinus de cet angle. — Déterminons cet angle dans le cas où les foyers de l'ellipse coïncident avec les deux points centraux, cas qui est celui des deux figures précédentes. La distance focale est alors égale à la moitié du grand axe, et celui-ci est double du diamètre du cercle extérieur de l'Archéomètre ; si l'on désigne par r le rayon de ce cercle, par a la moitié du grand axe, par b la moitié du petit axe, par c la demi-distance focale, on a : $a = 2\,r$, $c = \frac{a}{2} = r$. D'autre part, la longueur du petit axe est donnée par la formule : $b^2 = a^2 - c^2$, qui, en remplaçant a et c par leurs valeurs en fonction de r, devient : $b^2 = 4\,r^2 - r^2 = 3\,r^2$, d'où : $b = r\sqrt{3}$; on a donc pour le rapport des deux axes de l'ellipse : $\frac{b}{a} = \frac{\sqrt{3}}{2}$. Par suite, si l'on désigne par x l'angle cherché, cet angle étant

encore que toutes les traditions, même les plus différentes en apparence, proviennent originellement d'une source commune.

C'est la figure de l'Œuf du Monde au sortir du chaos, ce que la Genèse décrit comme la séparation du jour et de la nuit, de la lumière et des ténèbres, séparation qui n'est d'ailleurs opérée qu'en principe, car le caractère binaire de ce symbole n'existe qu'en tant que nous le considérons comme tel, pour concevoir le Monde sous un aspect intelligible. Cette conception de l'Œuf du Monde (*Brahmânda*), que l'on retrouve au début de toutes les Cosmogonies, peut être envisagée par analogie avec la constitution de la cellule dans un organisme vivant, animal ou végétal. Une cellule comprend trois éléments principaux : un noyau, du protoplasma et une membrane ; on voit déjà par là que l'on pourrait faire correspondre le noyau à ▬, le protoplasma à ··, et la membrane à ∽, car l'unité est toujours ce qu'il y a de plus central, de plus intérieur, et l'apparence extérieure est la multiplicité. De plus, le noyau est formé par une modification ou une différenciation, une sorte de condensation du protoplasma environnant (condensation qui est indiquée par une plus grande réfringence), et il comprend un certain nombre de chromosomes constituant les éléments essentiels du filament nucléaire, qui se divise dans la karyokinèse (processus de la bipartition cellulaire) ; dans le protoplasma, au voisinage du noyau, existent deux sphères directrices ou centrosomes, qui correspondent exactement ici aux deux points de la lettre .. ; ces deux sphères sont les centres de forces, ou, si l'on veut, les pôles de la cellule, analogues aux deux foyers de l'ellipse, et jouent un grand rôle dans la division cellulaire, rôle qui leur a valu leur nom de sphères directrices (1).

On doit retrouver les mêmes éléments dans le Monde, et en particulier dans un système solaire, qui est une cellule de l'Univers ; ici, le noyau devra être regardé comme formé par l'ensemble des planètes, le protoplasma est constitué par l'Ether interplanétaire, et la membrane est l'enveloppe zodiacale. Sous l'action des deux centres de forces correspondant aux deux sphères directrices, l'un visible et l'autre invisible (que l'on peut, si l'on veut, appeler symboliquement le soleil blanc et le soleil noir), l'Ether primordial homogène, תהו ובהו, invisible et sans forme, qui n'est encore qu'en puissance d'être, à l'état de pure possibilité, se différencie et s'orga-

---

compris entre o et $\frac{\pi}{2}$ (car il est bien entendu qu'il s'agit du dièdre aigu formé par les deux plans : les valeurs comprises entre $\frac{\pi}{2}$ et π, et correspondant à un dièdre devenu obtus lorsque la rotation continue, correspondraient à des positions de l'ellipse symétriques des précédentes par rapport au diamètre horizontal), l'angle x sera déterminé par la condition : $\cos x = \frac{\sqrt{3}}{2}$.

(1) Nous n'entrerons pas ici dans plus de détails sur ce sujet ; on peut trouver de plus amples explications dans n'importe quel traité de physiologie.

nise suivant des lignes de force qui, théoriquement, sont des ellipses concentriques ayant pour foyers les deux centrosomes. Cette différenciation, qui est une condensation, produit la matière physique sous ses quatre états : radiant, gazeux, liquide et solide, qui sont les quatre éléments des anciens (Feu, Air, Eau et Terre) ; l'Ether lui-même, l'*Âkâça* des Hindous, est le cinquième élément, la Quintessence des alchimistes (1). La matière physique ainsi produite forme les planètes et leurs satellites, qui constituent alors comme autant de chromosomes restant séparés au lieu d'être réunis comme dans la cellule ; c'est pourquoi on peut dire, analogiquement, que leur ensemble constitue le noyau du système solaire.

L'Ether ou la Quintessence est donc l'élément primitif, l'unique corps simple dont tous les autres ne sont que des modifications ; c'est l'Ether qui, en se condensant à divers degrés, a produit successivement les quatre éléments physiques (2) ; mais il ne faut pas confondre cet Ether (ni à plus forte raison l'élément Air) avec ce que les alchimistes appellent *Asoth*, car, tandis que l'Ether n'est que le principe plastique du monde matériel, l'*Asoth* est le principe spirituel des Forces astrales, qui, envisagées collectivement, sont alors appelées *Astaroth* (3).

---

(1) *Quinta essentia*, cinquième essence ; l'Ether est le premier et le dernier des éléments, puisqu'il contient les quatre autres, qui en procèdent par différenciation, et qui s'y résorbent finalement pour retourner à l'état de non-manifestation ou d'indifférenciation primordiale.

(2) Bien que l'état le plus subtil de la matière physique soit l'état radiant, qui correspond à l'élément Feu, on considère habituellement en premier lieu l'Air, élément neutre ou équilibré, dont la polarisation produit le Feu, élément actif ou masculin (correspondant au Soufre des Philosophes) ; et l'Eau, élément passif ou féminin (correspondant au Mercure des Philosophes) ; l'action du Feu sur l'Eau donne naissance à la Terre, que Fabre d'Olivet définit comme « l'élément terminant et final » (correspondant au Sel des Philosophes, qui, lorsqu'il aura été vivifié par l'*Asoth*, deviendra la Pierre Philosophale). — Dans le mot אמש (formé par les lettres constitutives de l'alphabet hébraïque d'après le *Sépher Ietzirah*, comme nous l'avons dit plus haut), la lettre א représente le principe équilibrant, qui contient et unit les deux éléments complémentaires : l'Eau (מים), élément passif, représenté par מ, lettre féminine, et le Feu (אש), élément actif, représenté par ש, lettre masculine ; leur résultante, qui complète le quaternaire, n'est pas exprimée.

(3) Ce nom d'*Astaroth* (qu'on écrit aussi *Ashthoreth*) est caractérisé comme collectif par sa terminaison, qui, en hébreu, est celle du pluriel féminin. Au singulier, ce nom est *Istar*, désignation kaldéenne de la planète Vénus, et sa forme hébraïque est אסתר (*Esther*) ; ce dernier nom est formé par l'adjonction de la lettre ר (troisième zodiacale du Triangle de la Terre des Vivants) aux trois lettres qui composent le mot ASoTh, et, avant d'être un nom propre, il désigne le lis (analogue au lotus comme symbole féminin) ; il est alors synonyme de שושנה (*Susannah*), et il faut remarquer que les valeurs numériques des lettres de chacun de ces deux noms forment le même nombre 661, qui ,par réduction, donne 13, rang de la lettre féminine מ.

Il est bien entendu que cet exposé de la constitution d'un système solaire est tout théorique et schématique ; d'ailleurs, le processus réel de formation doit être différent dans chaque cas particulier, mais on y retrouve toujours les mêmes analogies, car la multiplicité des manifestations matérielles procède d'un principe unique.

Nous bornerons là, du moins pour le moment, ces remarques déjà longues sur le mot ASoTh et ses significations ; nous devrions maintenant étudier le symbolisme des différentes lettres planétaires et zodiacales de l'alphabet watan, mais il sera nécessaire d'exposer tout d'abord certaines autres considérations générales, qui, comme tout ce qui précède, se rapportent encore à l'Archéomètre envisagé dans son ensemble.

(*A suivre.*) T.

LA RELIGION ET LES RELIGIONS

« Honorez la Religion, défiez-vous des religions » : telle est une des maximes principales que le Taoïsme a inscrites sur la porte de tous ses temples ; et cette thèse (qui est d'ailleurs développée dans cette Revue même par notre Maître et collaborateur Matgioi) n'est point spéciale à la métaphysique extrême-orientale, mais se dégage immédiatement des enseignements de la Gnose pure, exclusive de tout esprit de secte ou de système, donc de toute tendance à l'individualisation de la Doctrine.

Si la Religion est nécessairement une comme la Vérité, les religions ne peuvent être que des déviations de la Doctrine primordiale ; et il ne faut point prendre pour l'Arbre même de la Tradition les végétations parasitaires, anciennes ou récentes, qui s'enlacent à son tronc, et qui, tout en vivant de sa propre substance, s'efforcent de l'étouffer : vains efforts, car des modifications temporaires ne peuvent affecter en rien la Vérité immuable et éternelle.

De ceci, il résulte évidemment qu'aucune autorité ne peut être accordée à tout système religieux qui se réclame d'un ou de plusieurs individus, puisque, devant la Doctrine vraie et impersonnelle, les individus n'existent pas ; et, par là, on comprend aussi toute l'inanité de cette question, pourtant si souvent posée : « les circonstances de la vie des fondateurs de religions, telles qu'elles nous sont rapportées, peuvent-elles être regardées comme des faits historiques réels, ou comme de simples légendes n'ayant qu'un caractère purement symbolique ? »

Que l'on ait introduit dans le récit de la vie du fondateur, vrai ou supposé, de telle ou telle religion, des circonstances qui n'étaient primitivement que de purs symboles, et qui ont ensuite été prises pour des faits historiques par ceux qui en ignoraient la signification, cela est fort vraisemblable, proba-

ble même dans bien des cas. Il est également possible, il est vrai, que de semblables circonstances se soient parfois réalisées, dans l'existence de certains êtres d'une nature toute spéciale, tels que doivent l'être les Messies ou les Sauveurs ; mais peu nous importe, car cela ne leur enlève rien de leur valeur symbolique, qui procède de tout autre chose que des faits matériels.

Nous irons plus loin : l'existence même de tels êtres, considérés sous l'apparence individuelle, doit être aussi regardée comme symbolique. « Le Verbe s'est fait chair », dit l'Evangile de Jean ; et dire que le Verbe, en se manifestant, s'est fait chair, c'est dire qu'il s'est matérialisé, ou, pour parler d'une façon plus générale et en même temps plus exacte, qu'il s'est en quelque sorte cristallisé dans la forme ; et la cristallisation du Verbe, c'est le Symbole. Ainsi, la manifestation du Verbe, à quelque degré et sous quelque aspect que ce soit, envisagée par rapport à nous, c'est-à-dire au point de vue individuel, est un pur symbole ; les individualités qui représentent le Verbe pour nous, qu'elles soient ou non des personnages historiques, sont toutes symboliques en tant qu'elles manifestent un principe, et c'est le principe seul qui importe.

Nous n'avons donc nullement à nous préoccuper de l'histoire des religions, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que cette science n'ait pas autant d'intérêt relatif que n'importe quelle autre ; il nous est même permis, mais à un point de vue qui n'a rien de gnostique, de souhaiter qu'elle réalise un jour des progrès plus vrais que ceux qui ont fait la réputation, insuffisamment justifiée peut-être, de certains de ses représentants, et qu'elle se débarrasse promptement de toutes les hypothèses par trop fantaisistes, pour ne pas dire fantastiques, dont l'ont encombrée des exégètes mal avisés. Mais ce n'est point ici le lieu d'insister sur ce sujet, qui, nous ne saurions trop le répéter, est tout à fait en dehors de la Doctrine et ne saurait la toucher en quoi que ce soit, car c'est là une simple question de faits, et, devant la Doctrine, il n'existe rien autre que l'idée pure.

*
* *

Si les religions, indépendamment de la question de leur origine, apparaissent comme des déviations de la Religion, il faut se demander ce qu'est celle-ci dans son essence.

Etymologiquement, le mot *Religion*, dérivant de *religare*, relier, implique une idée de lien, et, par suite, d'union. Donc, nous plaçant dans le domaine exclusivement métaphysique, le seul qui nous importe, nous pouvons dire que la Religion consiste essentiellement dans l'union de l'individu avec les états supérieurs de son être, et, par là, avec l'Esprit Universel, union par laquelle l'individualité disparaît, comme toute distinction illusoire ; et elle comprend aussi, par conséquent, les moyens de réaliser cette union, moyens qui nous sont enseignés par les Sages qui nous ont précédés dans la Voie.

Cette signification est précisément celle qu'a en sanscrit le mot *Yoga*, quoi que prétendent ceux qui veulent que ce mot désigne, soit « une philosophie », soit « une méthode de développement des pouvoirs latents de l'organisme humain ».

La Religion, remarquons-le bien, est l'union avec le Soi intérieur, qui est lui-même un avec l'Esprit universel, et elle ne prétend point nous rattacher à quelque être extérieur à nous, et forcément illusoire dans la mesure où il serait considéré comme extérieur. A fortiori n'est-elle pas un lien entre des individus humains, ce qui n'aurait de raison d'être que dans le domaine social ; ce dernier cas est, par contre, celui de la plupart des religions, qui ont pour principale préoccupation de prêcher une morale, c'est-à-dire une loi que les hommes doivent observer pour vivre en société. En effet, si l'on écarte toute considération mystique ou simplement sentimentale, c'est à cela que se réduit la morale, qui n'aurait aucun sens en dehors de la vie sociale, et qui doit se modifier avec les conditions de celle-ci. Si donc les religions peuvent avoir, et ont certainement en fait, leur utilité à ce point de vue, elles auraient dû se borner à ce rôle social, sans afficher aucune prétention doctrinale ; mais, malheureusement, les choses ont été tout autrement, du moins en Occident.

Nous disons en Occident, car, en Orient, il ne pouvait se produire aucune confusion entre les deux domaines métaphysique et social (ou moral), qui sont profondément séparés, de telle sorte qu'aucune réaction de l'un sur l'autre n'est possible ; et, en effet, on ne peut y trouver rien qui corresponde, même approximativement, à ce que les Occidentaux appellent une religion. Par contre, la Religion, telle que nous l'avons définie, y est honorée et pratiquée constamment, tandis que, dans l'Occident moderne, la très grande majorité l'ignore parfaitement, et n'en soupçonne pas même l'existence, pas même peut-être la possibilité.

On nous objectera sans doute que le Bouddhisme est pourtant quelque chose d'analogue aux religions occidentales, et il est vrai que c'est ce qui s'en rapproche le plus (c'est peut-être pour cela que certains savants veulent voir, en Orient, du Bouddhisme un peu partout, même parfois dans ce qui n'en présente pas la moindre trace) ; mais il en est encore bien éloigné, et les philosophes ou les historiens qui l'ont montré sous cet aspect l'ont singulièrement défiguré. Il n'est pas plus déiste qu'athée, pas plus panthéiste que néantiste, au sens que ces dénominations ont pris dans la philosophie moderne, et qui est aussi celui où les ont employées des gens qui ont prétendu interpréter et discuter des théories qu'ils ignoraient. Ceci n'est point dit, d'ailleurs, pour réhabiliter outre mesure le Bouddhisme, qui est (surtout sous sa forme originelle, qu'il n'a conservée que dans l'Inde, car les races jaunes l'ont tellement transformé qu'on le reconnaît à peine) une hérésie manifeste, puisqu'il rejette l'autorité de la Tradition orthodoxe, en même temps qu'il permet l'introduction de certaines considérations sentimentales dans la Doctrine. Mais il faut avouer qu'au moins il ne va point jusqu'à poser un Etre Suprême extérieur à nous, erreur (au sens d'illusion) qui a donné naissance à la conception anthropomorphique, ne tardant pas même à devenir toute matérialiste, et de laquelle procèdent toutes les religions occidentales.

D'autre part, il ne faut pas se tromper sur le caractère, nullement religieux malgré les apparences, de certains rites extérieurs, qui se rattachent

étroitement aux institutions sociales ; nous disons rites extérieurs, pour les distinguer des rites initiatiques, qui sont tout autre chose. Ces rites extérieurs, par là même qu'ils sont sociaux, ne peuvent pas être religieux, quel que soit le sens qu'on donne à ce mot (à moins qu'on ne veuille dire par là qu'ils constituent un lien entre des individus), et ils n'appartiennent à aucune secte à l'exclusion des autres ; mais ils sont inhérents à l'organisation de la société, et tous les membres de celle-ci y participent, à quelque communion ésotérique qu'ils puissent appartenir, aussi bien que s'ils n'appartiennent à aucune. Comme exemple de ces rites au caractère social (comme les religions, mais totalement différents de celles-ci, comme on peut en juger en comparant les résultats des uns et des autres dans les organisations sociales correspondantes), nous pouvons citer, en Chine, ceux dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle le Confucianisme, qui n'a rien d'une religion.

Ajoutons que l'on pourrait retrouver les traces de quelque chose de ce genre dans l'antiquité gréco-romaine elle-même, où chaque peuple, chaque tribu, et même chaque cité, avait ses rites particuliers, en rapport avec ses institutions : ce qui n'empêchait point qu'un homme pût pratiquer successivement des rites fort divers, suivant les coutumes des lieux où il se trouvait, et cela sans que personne songeât seulement à s'en étonner. Il n'en eût pas été ainsi, si de tels rites avaient constitué une sorte de religion d'Etat, dont la seule idée aurait sans doute été un non-sens pour un homme de cette époque, comme elle le serait encore aujourd'hui pour un Oriental, et surtout pour un Extrême-Oriental.

Il est facile de voir par là combien les Occidentaux modernes déforment les choses qui leur sont étrangères, lorsqu'ils les envisagent à travers la mentalité qui leur est propre ; il faut cependant reconnaître, et ceci les excuse jusqu'à un certain point, qu'il est fort difficile à des individus de se débarrasser de préjugés dont leur race est pénétrée depuis de longs siècles. Aussi n'est-ce point aux individus qu'il faut reprocher l'état actuel des choses, mais bien aux facteurs qui ont contribué à créer la mentalité de la race ; et, parmi ces facteurs, il semble bien qu'il faille assigner le premier rang aux religions : leur utilité sociale, assurément incontestable, suffit-elle à compenser cet inconvénient intellectuel ?

T PALINGÉNIUS.

ÉTUDES RELIGIEUSES

LES VAUDOIS

(*Suite*)

V

A partir de cette funèbre date de 1316, la persécution contre les Vaudois ne chômera plus guère.

Le Pape Urbain V adresse un pressant appel au bras séculier. Il a d'ailleurs un féroce collaborateur dans la personne de l'Inquisiteur François Borel, digne émule de Bernard Guy, qui fait massacrer, essoriller, brûler.... tous les hérétiques qu'il rencontre sur son passage (1).

Avec Grégoire IX, successeur d'Urbain V, la persécution redouble de fureur. Grâce à l'appoint d'Amédée de Savoie, qui s'est empressé de répondre à l'appel du Pape, le sang coule à flots dans la Tarentaise, à Freyssinière, à Largentière, au Val-Louise. « Borel est comme un dogue qui a brisé sa chaîne ». Il est partout en même temps. Il semble qu'un pouvoir infernal l'ait gratifié du don d'ubiquité.

Bientôt les prisons regorgent ; il n'y en a pas assez ; Grégoire IX en fait construire de nouvelles à Embrun, à Avignon et à Vienne.

Mais le mot de Tertullien est toujours vrai : « *Semen martyrum, semen christianorum* ». Plus on tue de Vaudois, plus il en naît. Grégoire IX s'en plaint — avec des larmes dans les yeux. C'est apparemment pour donner consolation à ce pauvre Pape que François Borel se jette, avec une bande armée, durant la nuit de Noël 1375, sur la petite ville de Pragelato, dans la vallée de Suze, et fait passer au fil de l'épée cinquante femmes ainsi que les enfants qu'elles avaient à la mamelle.

Mais bientôt voici que ces « deux moitiés de Dieu : le Pape et l'Empereur », s'unissent pour terrasser l'indomptable ennemi. On brûle à Bingen, on brûle en Pologne, en Moravie, en Hongrie, en Prusse. Les historiens — même les plus hommes-liges de Rome — ne peuvent s'empêcher de reconnaître que ceux qu'on exécute sont *de pauvres gens de mœurs simples et douces.*

De cette mêlée de tueurs sadiques en furie, de fauves assoiffés de sang, deux nobles figures surgissent qui reposent l'âme et détournent un moment notre pensée de ces scènes de carnage. C'est le vénérable Guillaume de Bordes, archevêque d'Embrun, qui s'en va, son bâton pastoral à la main, prêchant à tous l'Evangile de fraternité et d'amour. C'est le bon Vincent Ferrier, qui se rend auprès des Vaudois des vallées, ne leur disant, lui aussi, que des paroles de mansuétude, et leur laissant à tous le souvenir d'un nom aimé. Ce nom est encore béni aujourd'hui par leurs arrière-neveux.

Et qu'il me soit permis, à propos de ces deux augustes personnages, de revenir une fois de plus sur le sophisme historique par lequel on prétend, sinon justifier, du moins pallier, les monstruosités de l'Inquisition : Y-a-t-il lieu — comme on le prétend — de tenir compte de la barbarie des temps, de la bonne foi des tortionnaires qui croyaient réellement faire œuvre pie, en navrant à mort ceux qui s'écartaient de la doctrine soi-disant orthodoxe ?

---

(1) Il faut lire l'attachant ouvrage sur l'Inquisition du savant Lea, fidèlement traduit par M. Salomon Reinach. L'esprit de méthode, la conscience historique, l'impartialité elle-même, qui ont dirigé la pensée et la main de l'auteur de ce livre, ne laissent aucun doute sur l'authenticité des faits racontés.

Non, mille fois non ; cette excuse n'est pas admissible. Ne suffit-il pas qu'un seul docteur de l'Eglise se lève et montre par son exemple où sont les véritables sentiers du Seigneur pour faire crouler l'argument des sophistes intéressés ? Un seul ! et nous venons d'en citer deux, et il y en eut d'autres.

Le grand schisme d'Occident, qui éclata sur ces entrefaites, apporta quelque relâche à la persécution. Mais elle reprit avec une violence nouvelle en 1475. Ce fut une véritable guerre d'extermination ; les bourreaux semblaient avoir à cœur de rattraper le temps perdu.

Un stupéfiant conflit s'engagea vers cette époque entre Sixte IV et Louis XI. Le Souverain Pontife voulait que le roi de France exerçât ses sévices contre les Vaudois en Dauphiné. Le roi répondit qu'il n'avait cure d'obtempérer, tous ses sujets dauphinois étant fort bons catholiques, et il en profita pour se plaindre âprement de tous ces *vieux mendiants de moines* qui les venaient injustement tourmenter. Etrange renversement des rôles ! L'homme de sang, c'est le Vicaire de Jésus, et l'homme de miséricorde, c'est Louis le Onzième !

En 1488, une croisade contre les Vaudois s'organise en Savoie et en Dauphiné, conformément aux ordres d'Innocent VIII. — Au Val-Louise, des hérétiques s'étaient réfugiés au fond d'une caverne creusée au flanc d'un escarpement de rochers qu'ils jugeaient inaccessible à l'armée sainte. Hélas ! plusieurs soldats, conduits par Hugues de la Palu, parviennent à l'entrée de la caverne ; ils y entassent de la paille, des fascines, et y mettent le feu. Il y avait là des malheureux de tout âge et de tout sexe ; pas un n'échappa à l'horrible asphyxie (1).

En 1510, les troupes inquisitoriales font main basse sur les habitants du village de Beitoneto. Cinq d'entre eux, condamnés à mort, ont réussi à prendre la fuite ; mais, comme il ne faut pas frustrer le bûcher de la proie qu'il attend, l'Inquisiteur avisé remplace les fugitifs par cinq autres prisonniers *qui avaient abjuré, et auxquels, conséquemment, il avait fait grâce* ; qu'importe, le compte y était !

VI

Traqués comme des bêtes fauves sur tous les points de l'Europe, épuisés de misères et de souffrances, réprouvant, par principe, la lutte à main armée, mal préparés d'ailleurs pour la soutenir, — l'eussent-ils voulu, — les Vaudois du Dauphiné et des régions avoisinantes firent cause commune avec les Protestants de la Suisse. Ce mouvement qui, comme nous aurons occasion de le constater plus loin, n'amenda pas sensiblement le sort des enfants de

(1) Cet *exploit* a été renouvelé au siècle dernier, en Algérie, par un officier français contre de pauvres indigènes, *au nom de la Civilisation*.... Ce qui donne à penser que de Hugues de la Palu au commandant C... M... il n'y a pas si loin ; la mentalité humaine ne change guère, et, de l'étendard du Saint-Office à notre drapeau national, il n'est pas de si auguste prétexte qui ne puisse couvrir au besoin les actes les plus odieux.

Pierre Valdo, eut pour résultat final leur assimilation presque complète avec les fils de Calvin. Ce résultat, tout bon Gnostique doit le déplorer. Tout ce qui constituait l'essence même de la Tradition Johannite se perdit peu à peu. C'en fut fait de l'antique hiérarchie, jusqu'ici pieusement respectée. Plus de culte extérieur. Les vieilles hiérurgies, si touchantes, si éloquentes en leur noble simplicité, disparurent pour faire place aux froides et tristes manifestations de la religion protestante.

Ce n'est pas sans douleur qu'on songe au poignant désarroi qui dut se produire dans l'âme vaudoise, devant le spectacle de Servet et de Gruet brûlés par Calvin, comme les ancêtres avaient été brûlés par François Borel.

† SYNÉSIUS,
Patriarche de l'Eglise Gnostique de France.

(A suivre.)

LA CROSSE ET SON ORIGINE

Plusieurs amis nous ont demandé de parler aux lecteurs de *La Gnose* de la Crosse épiscopale. Nous ne demandons pas mieux, mais, avant d'aborder ce sujet si peu connu, il nous semble indispensable d'indiquer tout d'abord ce qu'étaient les fonctions primitives des évêques, bien différents des prélats catholiques d'aujourd'hui.

A l'origine de l'Eglise, les évêques furent simplement des pasteurs établis en divers lieux par les Apôtres pour les assister dans leurs fonctions, qui consistaient, comme chacun sait, à instruire les fidèles et à administrer les sacrements. Jusqu'au IIe siècle, le titre d'évêque fut simplement honorifique, et rien ne distinguait ceux qui le portaient des autres conducteurs spirituels du troupeau. La supériorité réelle des évêques ne s'introduisit que plus tard et par degrés, lorsque, la religion chrétienne ayant fait de grands progrès, on jugea utile et prudent de soumettre plusieurs pasteurs à la juridiction de l'un d'entre eux, et tous les évêques à la juridiction d'un métropolitain.

Primitivement, la juridiction des évêques n'était point contentieuse ; ils ne pensaient point à faire usage du glaive ; absolument soumis aux lois des empereurs, ils n'infligeaient jamais de peine afflictive aux particuliers sans le concours des souverains dont ils réclamaient la protection. D'après les lois romaines, ils n'avaient pas même ce droit sur les clercs. Mais tel était le respect du peuple pour eux, qu'on les choisissait ordinairement pour arbitres et pour juges dans les affaires litigieuses ; et ce simple arbitrage se convertit peu à peu et insensiblement en juridiction. Nous savons, par l'histoire, ce qui est sorti de cette juridiction.

Au lieu de protéger les pasteurs ordinaires qui sont les véritables conducteurs de l'Eglise, les évêques papistes s'empressèrent d'opprimer conducteurs

et troupeaux, favorisant la création d'ordres religieux qu'ils comblèrent de biens, de faveurs, de privilèges.

Quelle différence entre la conduite des évêques romanistes, devenus de véritables princes, et celle des successeurs des Apôtres de Jésus-Christ ! Tandis que ceux-ci prêchaient le renoncement de soi-même, l'abnégation, le sacrifice, la mortification, les sacerdotes romains, imitant les prêtres du paganisme, procédèrent à la déification de toutes les passions humaines, de tous les défauts de l'humanité.

En s'éloignant des temps apostoliques, l'épiscopat cessa de plus en plus d'être une charge pour devenir une dignité, recherchée par la noblesse dont elle devint l'apanage ordinaire. En dépit des conciles et des anciennes traditions du Christianisme, les bénéfices de l'épiscopat se donnèrent à des hommes qui n'avaient pas l'âge, à des enfants même, qui, la plupart du temps, n'avaient de religieux que l'habit.

Une fois l'existence de la féodalité éteinte, les évêques imitèrent les seigneurs : ils devinrent prélats de cour, d'abord ; ils s'organisèrent ensuite une cour personnelle, et prirent, à l'instar des nobles qu'ils avaient servis, le titre de *Monseigneur.*

Encore une fois, quelle différence entre les premiers pasteurs, témoins et défenseurs de la doctrine du Christ, et ces évêques crossés et mitrés, qui veulent dominer les consciences et en imposer au monde entier ! Autre temps, autres mœurs !

Elus directement par le peuple, les conducteurs de la primitive Eglise ne se distinguaient des membres du troupeau par aucun costume spécial : sur leur robe, nul vestige d'or, d'argent ou de broderies ; sur leur tête, aucune autre coiffure que celle du peuple. Mais, à la main, par obligation, plutôt que par parade, le bâton du pèlerin, une canne, terminée par une tête de béquille qui lui donnait la forme du *tau* (T) ou de la *croix,* d'où est venu le mot italien *croce,* dont on a fait *crosse.* Cette simplicité dura plusieurs siècles, mais, à l'époque de saint Bernard, déjà, l'ornementation de la crosse varia suivant la richesse de l'abbé ou de l'évêque. Dans les caveaux des monastères et des églises, on en a retrouvé dont le bâton était de cuivre doré et émaillé, ou de bois travaillé, enrichi d'ornements. Ce fut vers le XII[e] siècle que les crosses s'allongèrent ; de fines sculptures, de riches métaux, des pierres précieuses se montrèrent aux volutes et aux nœuds qui les reliaient à la tige. On y représentait des scènes empruntées à la Sainte Ecriture. Au XV[e] et au XVI[e] siècles, les crosses avaient pris leur entier développement, tant au point de vue du luxe d'ornementation que de la richesse de la matière.

Nous ne pouvons vraiment, en présence de ces diverses variations, nous empêcher de songer aux Apôtres, aux missionnaires, aux pasteurs de la primitive Eglise, et nous ne nous représentons pas bien Jésus-Christ lui-même annonçant l'Evangile, entouré de prélats crossés et mitrés. Celui qui était doux et humble de cœur, qui regardait tous les hommes avec amour et les invitait doucement à le suivre, ne peut avoir eu — ne fût-ce qu'un instant — l'idée de cette pompe grandiose, de cette juridiction sacerdotale. Que dirait-il donc, que diraient ses disciples, s'ils revenaient sur la terre et pou-

vaient contempler la magnificence, la splendeur des palais et des ornements épiscopaux ?

Chers amis, répondez vous-mêmes, après avoir visité en esprit la petite demeure de Nazareth, jadis séjour du Maître le plus auguste qu'ait connu l'Univers !.... En terminant, nous sentons, nous, le besoin de nous humilier devant lui, et, lorsque le temps vient d'accomplir pour son œuvre un voyage, de prendre en main, non la crosse enrichie de pierreries, mais le *Tau sacré*, le *Tau de bois*, emprunté simplement aux arbres du chemin.

T Henry,
Evêque de Belgique.

THÉORIE KABBALISTIQUE DE LA MUSIQUE

(*Suite*)

Chapitre VI. — *Constitution de la tonalité. Origine de la gamme majeure.*

L'accord de tonique est un accord de repos. C'est par lui que les morceaux commencent ordinairement.

L'accord de dominante est un accord de mouvement ; il est suspensif, il demande une suite ; comme tout mouvement, il tend au repos, c'est-à-dire à revenir à son point de départ, l'accord de tonique.

Ce retour s'appelle cadence, chute.

Nous avons ainsi comme formule harmonique la plus élémentaire la succession des accords *do sol do*.

Les notes de ces deux accords peuvent déjà donner une certaine variété par les diverses combinaisons successives ou simultanées de leurs notes.

Pour obtenir encore plus de variété, que ferons-nous ? Où prendrons-nous un troisième accord ?

Nous avons écarté l'accord de *mi*.

La symétrie, qui doit régner dans tous les arts, ne demande-t-elle pas qu'à la succession par quinte ascendante *do sol* nous adjoignions la succession par quinte descendante au-dessous de la tonique : *do fa* ? Nous aurons ainsi l'accord *do la fa*.

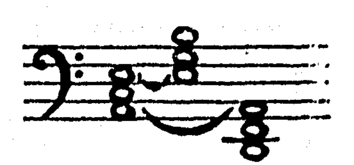
Cette succession est déjà préparée et impliquée dans la succession *sol do*, retour de l'accord de dominante à l'accord de tonique par quinte descendante, ou, ce qui revient au même, par quarte ascendante.

Cet accord, dont la tonique forme la quinte, est appelé accord de sous-dominante.

Précisément parce que la succession par quinte ascendante caractérise le mouvement, et que la succession par quinte descendante caractérise le repos, l'accord de sous-dominante a l'air de détonner. Il faut, pour éviter la dé-

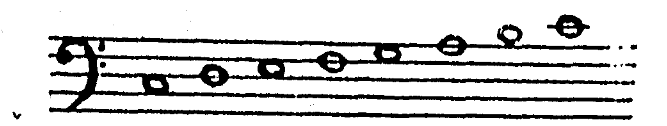
tonnation, revenir à l'accord de tonique, soit directement, soit en passant par l'accord de dominante. Et l'on obtient ainsi des phrases musicales plus variées.

Ces trois accords : 1° accord de tonique au centre ; 2° accord de dominante, une quinte au-dessus ; 3° accord de sous-dominante, une quinte au-dessous, nous paraissent de nature à former un système musical bien équilibré.



Pour peu qu'on ait d'expérience de la musique, on sait que ces trois accords sont les plus fréquemment employés, et ce dans l'ordre de leur importance ; ils forment en quelque sorte l'ossature, la charpente de la musique.

Et de fait, si nous plaçons les notes de ces trois accords par ordre de hauteur, nous obtenons ce que, en musique, on appelle la gamme diatonique majeure.



Notez que la tonique et la dominante sont répétées deux fois, ce qui explique leur importance tonale.

On croit généralement que la gamme est un fait primitif et fondamental. Il n'en est rien : elle est le produit final de l'analyse mathématique que nous venons de faire.

Le seul fait qu'elle n'est pas la même dans tous les pays et dans tous les temps aurait dû nous mettre en garde contre cette erreur.

ROUXEL.

(A suivre.)

NOTES SOMMAIRES SUR LE GNOSTICISME

(Suite)

LA CHUTE — LA RÉDEMPTION — LES FINS DERNIÈRES

Il faut pourtant que j'aborde ce sujet, car il fait partie du programme que je me suis imposé. Ce n'est pas néanmoins sans hésitation. Il est presque impossible de le traiter sans dire des choses inexactes, et je ne ferai pas exception à cette règle quasi-générale.

Si cependant j'écris cet article, c'est que j'espère montrer en passant la

fausseté de plusieurs opinions attribuées bien à tort aux Maîtres Gnostiques.

Eu égard à ce désir, je demande à ceux qui ont le droit de juger ce que j'écris de le faire avec indulgence.

Je me contenterai d'ailleurs d'émettre des idées très générales, laissant aux Gnostiques le soin de les méditer.

D'abord, qu'est-ce que la chute ?

Les uns n'y voient pas autre chose que l'involution, c'est-à-dire la descente de l'Esprit venant animer la Matière.

Les autres voient dans la chute une révolte, faute commise par la créature violant la loi établie par le Créateur.

La théorie catholique de la chute des anges et des hommes est suffisamment connue pour que je me dispense de la rapporter ici.

Voici la doctrine de Jacob Bœhme, résumée d'après Sédir (voir aussi Saint-Martin) :

Les puissances naturelles vivaient dans l'harmonie paisible, dans le Paradis. Chacune de ces puissances (l'homme y compris) avait en elle une volonté de Feu, par laquelle elle s'individualisait, et un désir de Lumière, par lequel elle tendait à s'unir aux autres.

La puissance la plus subtile exalta son Feu et sortit de l'harmonie : elle devint Lucifer, et ce fut la chute des anges.

Elle voulut régner uniquement par le pouvoir du Feu et de la Colère, et enflamma toute la circonscription de son empire.

L'homme s'appela dès lors le Seigneur de toutes les créatures.

Le diable, jaloux, introduisit son désir dans l'imagination de l'homme ; les différentes facultés de celui-ci commencèrent aussitôt à lutter les unes contre les autres. Ce fut la chute de l'homme, et la cause de la matière physique, dont l'homme fut esclave.

D'autres n'admettent qu'une chute, celle de l'homme, parce qu'il n'est pas question de la chute des anges dans la Genèse (1).

Voici l'opinion de Stanislas de Guaita (lettre publiée par Barlet) :

« Une intelligence fragmentaire de Dieu a fait alliance avec le Serpent « d'Asiah (monde de la matière et des formes physiques). Une part de la « Cause s'est immobilisée, s'est enchaînée dans les liens charnels de l'Effet « parvenu au total épanouissement. »

Et il ajoute : « Une part fragmentaire : expressions très inexactes qui « suffiraient à entacher d'erreur toute notre théorie si nous ne prévenions « que nous les avons outrées à dessein. »

« La Sagesse créée n'est nullement étrangère à ce grand drame de la « Chute et de la Réintégration.... »

Pour d'autres, la chute est une épreuve acceptée volontairement. Pour d'autres encore, c'est une chose nécessaire, ce sont les êtres prenant conscience d'eux-mêmes par rapport à l'Etre : « L'Etre seul était, émanant des prolon-

---

(1) Ils oublient que la Cosmogonie de Moïse était précédée de dix chapitres aujourd'hui perdus, contenant la Théogonie (voir Fabre d'Olivet).

gements de lui-même, lumineux et vitaux... L'un de ces prolongements, le plus lumineux, le plus vitalisé, se considéra en lui-même, se posa en face de l'Etre, disant : moi aussi, je suis un être. Il donna ainsi naissance à la relativité... Puis il refait la route qui l'éloigna de l'Etre, mais il revient conscient. Il n'ignore plus que son existence propre est précaire et mortelle, mais il se rappelle qu'il n'a cessé de participer à l'Absolu, et, à mesure qu'il se rappelle, il se réintègre dans le général, l'universel, le total. A la fin inconcevable du périple, l'Etre *sera* seul, comme il *était*, comme il *est*, en somme, puisque la vie relative est illusoire. » (Drs Béliard et Gaubert, *Le Périple.*)

D'après la Tradition Egyptienne, il y a plusieurs chutes successives, et elles sont ainsi indiquées :

Chute d'Apap dans le monde supérieur, — de Maut (ou plutôt de sa partie inférieure), — d'Osiris, dans le monde moyen.

Dans les mondes inférieurs, il y eut sept créations successives d'êtres tirés de l'élément adamique, et qui y retournèrent. Il ne resta de ces créations que des écorces qui tombèrent dans la profondeur ténébreuse du néant, et constituèrent le Monde des Coquilles, entraînant avec elles quelques-uns des êtres formés.

Puis, dans notre Création, il y eut la chute (1) d'Adam Eloha devenant Adam Bélial ; et, dans le Monde de la Formation, la chute d'Adam Protoplastes.

Il y a du vrai dans toutes ces opinions, mais il est fort probable qu'aucune d'elle n'est l'expression complète de la vérité. Tout cela est sans doute symbolique, et peut être interprété de diverses façons (2).

Et maintenant, voici quelques idées qui aideront peut-être à comprendre la doctrine gnostique à ce sujet.

Création, Chute, Rédemption, sont trois aspects différents sous lesquels nous envisageons l'action du Verbe dans la Nature : dès lors, nous devons chercher à envisager cette action sous l'aspect de l'unité, et non de la multiplicité.

Cela nous est difficile, car cette action du Verbe dans la Nature, c'est la vie extérieure de la Divinité (si l'on peut ainsi parler), et nous ne pourrions en avoir une idée exacte qu'en nous plaçant au point de vue de la Divinité. Comme cela ne nous est pas possible, du moins actuellement, nous n'avons qu'une idée fragmentaire, donc inexacte, de la Création. C'est pourquoi telle chose, qui, considérée par nous isolément, nous semble dissonante, ne l'est pas dans le Tout, parce qu'elle est harmonisée par son complémentaire, que nous ignorons. Le mal est en nous, et non hors de nous ; il vient du point

---

(1) Pour plus de commodité, je me sers des mots hébreux, équivalant d'ailleurs aux mots égyptiens correspondants. Mais ils n'ont peut-être pas exactement le même sens que dans la Kabbale.

(2) Ce qu'il faut faire, d'ailleurs, ce n'est pas tant donner une interprétation des symboles que chercher la vérité voilée par ces symboles, vérité qu'on peut sentir, mais non exprimer.

de vue faux, incomplet, sous lequel nous considérons les choses ; ce qui n'empêche pas que, par rapport à nous, une chose peut très bien être mauvaise et à éviter.

Revenons à notre sujet. Nous avons envisagé l'union de Dieu et de la Nature, de l'Unité et de la Dualité, pour la production des êtres, qui constituent la Multiplicité ; cette action est l'opération du Verbe (1). Le Verbe manifesté se reflète dans la Nature, et ce reflet s'y divise indéfiniment (la racine de la Nature étant la tendance à la division). Les éléments résultant de cette division sont ramenés à l'Unité par la puissance du Verbe (2).

Ces deux actions sont inséparables l'une de l'autre, n'en forment qu'une en réalité. Si on les envisage comme ayant lieu successivement, ce ne doit être qu'en dehors du temps et de l'espace ; il ne peut donc s'agir que d'une succession purement logique.

Nous dénommons la première : Chute causée par l'égoïsme ; et la seconde : Rédemption causée par l'amour.

Nous pouvons donc, en résumé, envisager l'Unité, par le moyen de la Dualité, devenant Multiplicité (sans cesser d'ailleurs d'être Unité) ; puis cette Multiplicité revient à l'Unité par la puissance de celle-ci.

Mais ces deux actions sont inséparables, ou plutôt il n'y en a qu'une, que nous envisageons doublement.

Et, encore une fois, nous devons nous efforcer d'envisager toutes choses sous l'aspect de l'unité.

Tout cela semblera peut-être obscur et vague. Mais qu'on veuille bien considérer qu'il est fort difficile d'exprimer ce que l'on sent, quand il s'agit de pareils sujets. Ce qu'on écrit est moins pour faire comprendre que pour inciter à la méditation, qui *seule* fera comprendre.

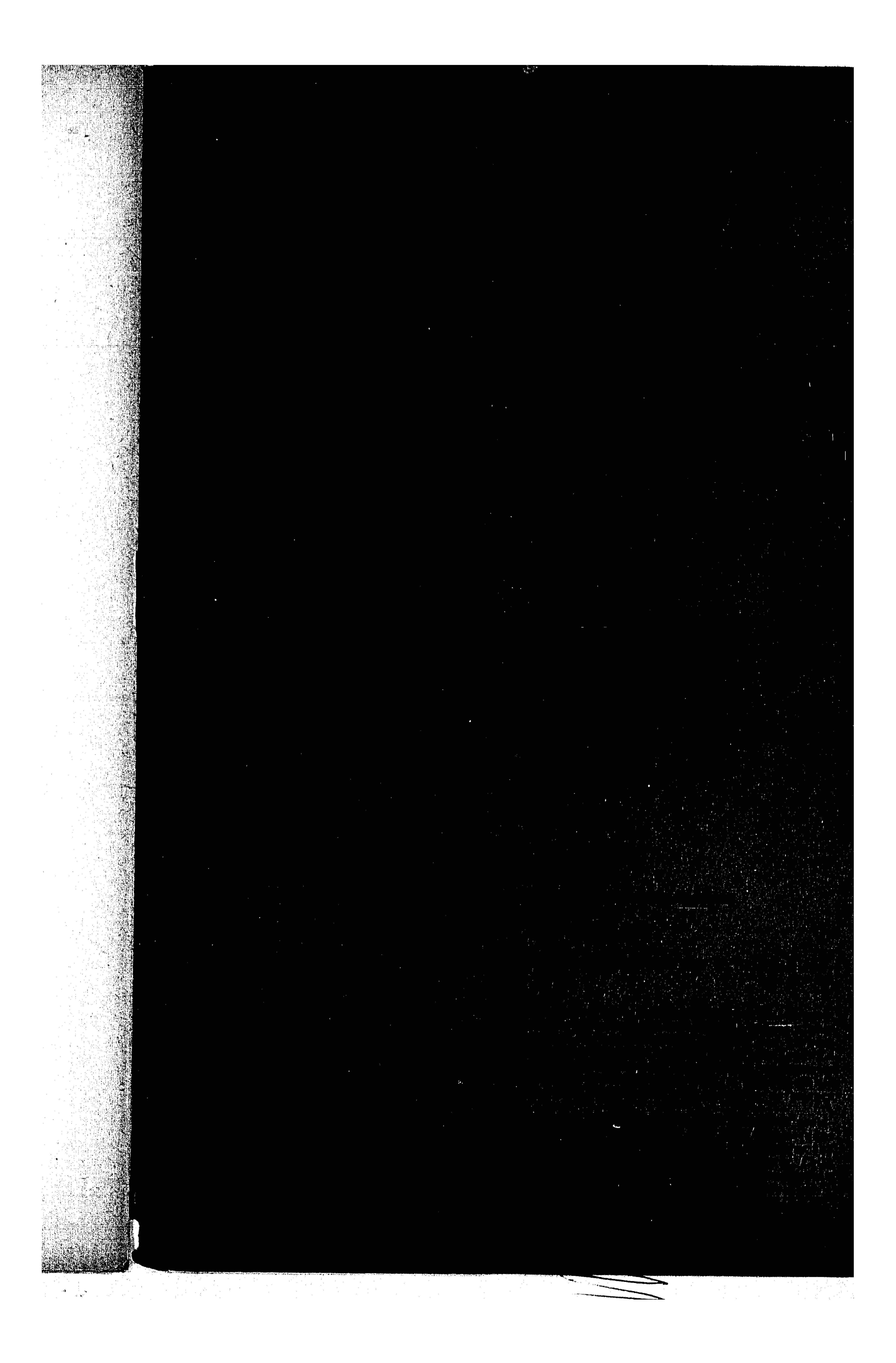
En résumé : Création, Chute, Rédemption, cela n'est que la façon dont nous essayons d'expliquer la vie divine manifestée, extérieure. Cette vie, manifestation de l'Esprit indissolublement uni au Verbe, nous la concevons comme formée par un double courant, descendant et ascendant ; et nous sommes des éléments de ce courant. L'Humanité est un fragment du Verbe manifesté ; ce fragment (comme les autres d'ailleurs) se divise en descendant dans la Matière (qui est le domaine de la Multiplicité), et doit revenir à l'Unité. Mais, pour cela, le secours de l'Unité est absolument nécessaire.

Nous sommes envoyés, semés par le Père plus ou moins loin de lui, avec une mission à remplir, et le Fils nous aide à accomplir notre tâche. Plus les plans où nous nous trouvons sont éloignés de l'Etre, plus la tendance à la division est forte, plus nous avons à lutter contre elle pour revenir vers

---

(1) « C'est par le Verbe que Dieu anime la Matière. » (Les Pérates.)

(2) « L'Union de Dieu et de la Nature se traduit à la fois par la descente « de l'Esprit dans la Matière (Involution) et par l'action rédemptrice qui « fait remonter l'Esprit à travers la Matière en faisant participer celle-ci à « son ascension (Evolution). » (Oswald Wirth.)



l'Unité. Mais le Verbe descend vers nous (1) pour nous aider, et nous n'avons qu'à faire ce qu'il nous dit, qui est l'expression de la volonté de son Père.

Il n'est pas question de chute ni de châtiment. Nous avons une tâche à remplir : amener le Néant à l'Etre, la Mort à la Vie si l'on peut dire. Et cette tâche nous est donnée parce que ce qui est au plus profond de nous, ce qui nous meut, nous anime, nous fait vivre en un mot, est une étincelle de la Vie Divine elle-même. « *In Deo vivimus...* », dit saint Paul. Et cette étincelle, cette flamme est un élément du Verbe manifesté, du Verbe indissolublement uni à la Vie.

Le but que s'est proposé le Gnosticisme, c'est la connaissance de l'action du Verbe.

(*A suivre.*) MERCURANUS.

(1) « La descente du Christ détermine nos ascensions. » (Les Pérates.)

ERRATA DU NUMÉRO 9.

Page 179, ligne 29, ajouter une virgule après ἀρχή.
Page 179, ligne 37, lire *cosmologique*, au lieu de *cosmogonique*.
Page 181, ligne 16, lire *Pradjâpati*, au lieu de *Pradjapati*.
Page 181, ligne 38, lire *Soûrya*, au lieu de *Sourya*.
Page 185, ligne 31, lire *Embryogénie*, au lieu de *Embryologie*.
Page 187, ligne 42, lire *Pradjâpati*, au lieu de *Pradjapati*.

Le Gérant : A. THOMAS

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.